

Minuit

par MAO DUN



MINUIT

MAO DUN

EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES
PEKIN 1962

JAQUETTE (CHANGHAI LA NUIT)
ET LES ILLUSTRATIONS
DE YE TSIEN-YU

Imprimé en République populaire de Chine

SUR MINUIT¹

En 1928, mes activités étant gênées par les circonstances prévalant à Changhaï, je partis pour le Japon. Je revins plus d'un an après, au printemps 1930. C'était l'époque où le politicien kuo-mintanien Wang Tsing-wei racolait tous les groupes hostiles à Tchiang Kai-chek pour convoquer à Pékin une Conférence élargie destinée à lutter contre le pouvoir établi de Tchiang Kai-chek à Nankin. C'était aussi l'époque où la guerre civile entre le nord et le sud battait son plein et où le mouvement ouvrier prenait un grand essor à Changhaï et dans les autres villes importantes.

Je souffrais d'une grave maladie des yeux et le médecin m'ordonna un repos complet, m'interdisant toute lecture pendant au moins huit mois, voire un an. En plus de cette maladie, je souffrais de dépression nerveuse; j'obéis donc et ne fis que me reposer. Parmi mes amis de Changhaï, il y avait d'actifs révolutionnaires et des libéraux, tandis que parmi les vieilles connaissances de ma ville natale se trouvaient des industriels, des fonctionnaires, des commerçants et des banquiers. Comme j'avais beaucoup de loisirs, nos relations devinrent suivies, j'appris beaucoup de choses par eux et je compris bien des secrets. Je conçus l'idée d'écrire un roman avec ces matériaux. Quand ma vue s'améliora et me permit de lire un peu, je me mis à étudier des articles parus en ce temps-là et discutant le caractère de la société chinoise. Mes propres observations confrontées avec ces théories et analyses, me poussèrent davantage à écrire ce roman.

Les militants de Changhaï étaient à ce moment fort occupés par le grand mouvement révolutionnaire, et la lutte était très violente sur tous les fronts. A cette époque, je n'ai pas participé aux actions

¹Extrait d'une conférence faite par l'auteur à l'Institut du Sinkiang à Ouroumsi en 1939.

révolutionnaires, mais j'en avais acquis une bonne expérience dans les années précédant 1927. Naturellement, la situation de 1930 n'était plus celle de 1927, mais je pouvais comprendre la plupart des problèmes et des difficultés auxquels les révolutionnaires devaient faire face.

Au printemps 1930, la crise économique mondiale gagna Changhaï. Les capitalistes nationaux chinois, pressés par l'invasion économique des impérialistes et entravés dans leur développement par le féodalisme, renforcèrent leur exploitation de la classe ouvrière, essayant d'échapper au danger qui menaçait. Ils augmentèrent les heures de travail, diminuèrent les salaires, licencièrent beaucoup d'ouvriers, provoquant une grande révolte chez ces derniers. La lutte économique s'engagea et devint rapidement une lutte politique; aussi les conditions étaient-elles favorables au développement du mouvement de masse.

C'est alors que je décidai de traiter trois sujets dans mon roman: montrer premièrement, comment, pressés par la pénétration économique des impérialistes, entravés dans leur développement par le féodalisme et menacés par les capitalistes compradores qui contrôlaient les finances, les industriels nationaux chinois recouraient aux méthodes brutales et intensifiaient leur exploitation de la classe ouvrière afin de se sauver eux-mêmes; deuxièmement, décrire la lutte violente de la classe ouvrière qui s'était dressée en raison de cette situation; troisièmement, décrire les raisons pour lesquelles les capitalistes nationaux, étant contre les communistes et contre le peuple, ne pouvaient que se rendre aux compradores, laquais des impérialistes, ou devenir eux-mêmes compradores.

Pareil roman pose naturellement beaucoup de problèmes, mais je voulais me limiter à réfuter le raisonnement erroné des trotskystes et montrer, par des faits réels, que la Chine n'avait pas pris le chemin du développement capitaliste, que, sous l'oppression des impérialistes, elle était devenue de plus en plus coloniale. Dans la bourgeoisie nationale chinoise, il y eut, il est vrai, bien des hommes présentant les mêmes caractéristiques que celles de la bourgeoisie française, mais la Chine semi-coloniale de 1930 n'étant pas la France du XVIIIème siècle, l'avenir de la bourgeoisie nationale chinoise était fort sombre et, pour ainsi dire,

sans espoir, d'où l'instabilité de cette classe. J'ai aussi voulu réfuter les théories chimériques de certains savants bourgeois, dont la plus typique était la suivante: La bourgeoisie nationale chinoise pouvait trouver une "issue", se sauver elle-même, dans son propre développement, c'est-à-dire en développant l'industrie et en fondant un pouvoir bourgeois, tout en s'opposant aussi bien au mouvement révolutionnaire national et démocratique dirigé par le Parti communiste qu'au féodalisme et à la bourgeoisie compradore. Les faits prouvent que c'était là une erreur: Un capitaliste national comme Wou Souen-fou, personnage du roman, était contre la classe ouvrière et la révolution nationale et démocratique dirigée par le Parti politique de la classe ouvrière, et la seule et inévitable issue qui lui resta finalement, c'était de devenir comprador.

C'est juste avant l'été 1931 que j'ai commencé ce livre. Mon ambition était grande; je voulais décrire la campagne et la ville et, quand l'été arriva, je n'avais terminé que les premiers chapitres. Ce fut un été exceptionnellement torride, la température se maintint au-dessus de 90° Fahrenheit pendant plus d'un mois. En outre, l'atmosphère de mon bureau, installé dans une mansarde au deuxième étage, était insupportable, et je dus me résigner à cesser provisoirement d'écrire. Par la suite, je tombai de nouveau malade et je ne pus reprendre ce travail qu'au début de l'été 1932, pour le terminer au mois de décembre de la même année. M'étant arrêté au milieu, l'intérêt que je lui portais avait diminué et j'avais aussi moins de courage pour le reprendre. Les pages déjà écrites me parurent de moins en moins bonnes au fur et à mesure de la relecture, et je sentis que le projet que j'avais nourri était trop ambitieux et au-dessus de mes forces. Une raison m'obligeait à terminer mon roman au plus tôt: ayant cessé d'écrire pendant près d'un an, je connaissais des difficultés financières et j'avais hâte d'échanger mon travail contre un peu d'argent. Je décidai donc de réduire de moitié mon premier plan, de ne décrire que la ville et d'abandonner la campagne. Cela me conduisit à mettre les capitalistes compradores, les industriels réactionnaires, les militants du mouvement révolutionnaire et la masse des ouvriers sur un même plan, les embrassant dans leur ensemble, car la censure du gouvernement réactionnaire était particulièrement sévère et, si

j'avais franchement exposé les activités des révolutionnaires, mon livre n'aurait jamais été publié. C'est pourquoi je ne pus en parler que par allusion ou indirectement. Le fait que je n'ai pu prendre les révolutionnaires comme personnages principaux constitue le plus grand défaut de ce livre, qui en compte beaucoup d'autres.

Mao Dun

Mai 1939

CHAPITRE I

Le soleil venait de descendre à l'horizon, des souffles de vent tiède chatouillaient le visage des passants. L'eau trouble de la rivière Soutcheou avait des reflets verdâtres moirés d'or; doucement, silencieusement, elle coulait, et la marée du soir, montée insensiblement depuis le Houangpou, soulevait les bateaux de toutes sortes installés le long de ses deux rives. Leurs ponts dépassaient maintenant le quai d'une quinzaine de centimètres. La musique du parc de Waitan arrivait jusque-là, apportée par le vent. Le son du tambour, plus net et plus entraînant que celui des autres instruments, ressemblait au pétilllement de haricots que l'on grille dans une poêle. Le crépuscule jetait un léger voile de brouillard sur la gigantesque carcasse d'acier du pont Waipaitou. En le traversant, les tramways faisaient jaillir des fils électriques des étincelles couleur de jade. De là, on pouvait distinguer, vers l'est, les grands entrepôts des commerçants étrangers, semblables à des animaux géants accroupis dans la pénombre, clignant des milliers de petits yeux étincelants. Vers l'ouest, on était surpris d'apercevoir, tout en haut d'un immeuble, un gigantesque panneau de publicité en tubes au néon, aux lettres vertes phosphorescentes ou rouges comme des flammes: "LIGHT, HEAT, POWER!"

Dans ce crépuscule de mai paradisiaque, trois Citroën modèle 1930 filèrent sur le pont comme des éclairs, tournèrent vers l'ouest, et continuèrent tout droit dans l'avenue de Soutcheou (section nord). A l'ouest de la Chambre de Commerce de Changhaï, située à l'entrée de l'avenue du Honan (section nord), sont installés les embarcadères des petits vapeurs qui naviguent sur les affluents de l'intérieur. Arrivées à cet endroit, les trois voitures ralentirent. Le chauffeur de la première demanda doucement à son voisin, un homme à la carrure herculéenne, habillé d'une veste et d'un pantalon de soie noire:

— Vieux Kouan! A la Compagnie Taichengtchang, n'est-ce pas?

— Bien sûr! As-tu déjà oublié? C'est sans doute cette garce de femme qui te rend idiot!

Kouan avait lui aussi parlé à voix basse en montrant des dents solides, capables de briser du fer. C'était le garde du corps. L'auto stoppa brusquement; Kouan sauta à terre, se rassura en tâtant son Browning à la ceinture, jeta un regard circulaire puis ouvrit la portière et se tint militairement à côté. De la voiture, une tête sortit d'abord; un visage carré à la peau brique parsemée d'une multitude de petits boutons, aux épais sourcils et aux yeux ronds. L'homme regarda l'écriteau suspendu à la grande porte d'un petit bâtiment: "Taichengtchang, compagnie de navigation de bateaux à vapeur," bondit hors de l'auto et entra tout droit dans la maison, Kouan sur ses talons.

— Le bateau "Vol de nuage" va-t-il bientôt arriver? demanda d'un ton cassant l'homme à la figure brique; sa voix sonnait nette et claire. Agé d'une quarantaine d'années, il était grand et bien charpenté. A son maintien autoritaire on reconnaissait un homme habitué à se faire servir au doigt et à l'œil. Il n'avait pas terminé sa phrase que tous les employés de la compagnie étaient debout. Un grand maigre avança d'un pas et répondit respectueusement, le visage souriant:

— Bientôt, bientôt, Monsieur. Voulez-vous vous asseoir un peu, je vous prie. Puis, se tournant vers un garçon de bureau: Servez le thé.

Tout en parlant, le grand maigre prit une chaise et la plaça derrière le visiteur. Celui-ci fit une grimace qui devait être un sourire, lui jeta un regard oblique, puis examina ce qui se passait au dehors. La première voiture avait fait place à la seconde, d'où sortirent un homme et une femme qui entrèrent dans la maison. L'homme, de petite taille, aux membres courts, avait une figure réjouie au teint clair. La femme était beaucoup plus grande, son visage carré rappelait celui du premier visiteur, mais avec une peau blanche et luisante. Ils avaient tous deux dépassé la quarantaine. Cependant, la femme, habillée à la dernière mode, ne paraissait guère avoir plus de trente ans. L'homme parla d'abord:

— Souen-fou, allons-nous attendre ici?

Sans laisser à l'homme au teint brique le temps de répondre, le grand maigre du bureau de navigation intervint avec un sourire :

— Mais oui, mais oui, monsieur Tou, nous avons déjà entendu la sirène. Aussi, j'ai envoyé quelqu'un pour attendre l'arrivée du bateau. Il viendra tout de suite vous l'annoncer. Je ne pense pas que vous ayez à attendre longtemps. Cinq minutes tout au plus !

— Tiens ! Fou-cheng ! tu es encore ici ? C'est très bien, dans le travail il faut de la constance. Vieux-Seigneur a toujours dit que tu avais de la bonne volonté. Ça doit faire des années que tu ne l'as pas vu ?

— Il y a un mois, quand je suis rentré au pays, je suis allé saluer Vieux-Seigneur ! Veuillez donc vous asseoir, madame Tou.

Fou-cheng, le grand maigre, complimenté par Mme Tou, ne se tenait plus de joie. Tout en répondant, il alla chercher deux chaises et les plaça derrière Tou et sa femme, servit du thé et offrit des cigarettes. Il était fils d'un vieux serviteur de la maison de Wou Souen-fou. Vieux-Seigneur Wou, le père de Souen-fou, l'avait remarqué pour son intelligence et l'avait recommandé à son fils pour une place d'employé au bureau de navigation Taicheng-tchang.

Aucun des trois ne prit le siège offert, ils regardaient dehors. Sur la chaussée, devant la porte, un homme de haute taille, fortement musclé, leur tournait le dos, surveillant les alentours ; c'était le garde du corps de Tou Tchou-tchai.

Mme Tou soupira légèrement, puis s'assit sur la chaise. Elle se tamponna les lèvres avec un petit mouchoir en soie imprimée puis, tournant la tête vers Souen-fou, l'interpella :

— Souen-fou, lorsque je suis rentrée au pays l'an passé avec Tchou-tchai, pour aller honorer le tombeau des ancêtres, nous avons aussi pris ce bateau, "Vol de nuage". C'est un bateau rapide qui fait le trajet sans escale, en moins d'une demi-journée. Seulement, il tangué terriblement et cela vous rompt les os. Papa va beaucoup souffrir de son voyage, lui qui est à moitié paralysé. Tchou-tchai, te rappelles-tu, l'année dernière, papa se plaignait d'être tout étourdi lorsqu'il restait trop longtemps assis. . . ?

Mme Tou fit une pause, soupira légèrement, ses yeux paraissaient rouges. Elle allait continuer ses observations quand on entendit soudain un coup de sirène et quelqu'un entra en courant :

— “Vol de nuage” entre au port!

Mme Tou se leva tout de suite et s'appuya sur l'épaule de Tou Tchou-tchai, son mari. Mais Fou-cheng, prenant les devants, sortit d'un bond en se retournant pour leur dire:

— Monsieur Wou, monsieur Tou, madame Tou, ne vous pressez pas. Laissez-moi faire le nécessaire et vous viendrez ensuite.

Les employés de la compagnie de navigation commencèrent à s'affairer, en même temps que des voix appelaient les porteurs. Une grande chaise en jonc préparée à l'avance fut sortie par deux solides porteurs. Wou Souen-fou, tout en regardant dehors, commanda:

— Ma sœur, tu prendras la 1889 avec père; laisse Houci-fang monter avec moi. Quant à Tchou-tchai, il emmènera Ah-siuan.

Le regard au loin, Mme Tou acquiesça en marmonnant des prières bouddhiques! Tchou-tchai, un cigare dans la bouche et un léger sourire aux lèvres, jeta un regard sur Wou Souen-fou comme pour dire: “Allons-y”. Justement, Fou-cheng revenait, les sourcils froncés, l'air fort contrarié:

— Une véritable malchance, une péniche du service de Sou-tcheou l'empêche d'accoster.

Wou Souen-fou lui coupa la parole:

— Ce ne sera rien. Allons voir au quai!

Puis il sortit, suivi de Kouan, son garde du corps; venaient ensuite Tou Tchou-tchai, sa femme, et aussi Fou-cheng. Le garde du corps de Tou, qui était resté devant la porte d'entrée fermait la marche.

En effet, le “Vol de nuage” était amarré de l'autre côté d'une grande péniche collée au quai. C'était ce qu'on appelle un “bateau de la compagnie”. Une grande chaise en jonc était déjà placée sur le pont avant du “Vol de nuage”. De chaque côté se tenait un solide porteur. Le quai était silencieux et tranquille, à part les cris de deux ou trois employés chassant les tireurs de pousse-pousse et les marchands ambulants. Quand Wou Souen-fou, Tou Tchou-tchai et sa femme arrivèrent sur le pont de la péniche, Vieux-Seigneur Wou, aidé par les employés du “Vol de nuage”, s'installait sur la chaise de jonc. Fou-cheng sauta sur le bateau. D'un geste, il ordonna aux porteurs de soulever la chaise et d'emporter tout doucement Vieux-Seigneur sur la péniche où son fils, sa fille et son gendre vinrent lui souhaiter la bienvenue. Malgré la

fatigue du voyage, Vieux-Seigneur n'avait pas mauvaise mine: ses pommettes gardaient leur teint rouge. Cependant, il ne dit pas un mot, regarda seulement son fils, sa fille et son gendre en inclinant un peu la tête, puis il ferma les yeux.

A ce moment, ceux qui étaient venus avec lui, sa fille cadette Houei-fang et Ah-siuan, son plus jeune fils, descendirent aussi sur la péniche.

— Papa a-t-il fait bon voyage? demanda doucement Mme Tou, en prenant la main de sa sœur.

— Oui, tout s'est bien passé. Seulement, il se plaint tout le temps d'avoir la tête qui tourne.

— Montez vite dans l'auto! Fou-cheng, fais d'abord avancer la nouvelle voiture, ordonna Wou Souen-fou d'un ton brusque.

Laissant les deux femmes près de Vieux-Seigneur, Wou Souen-fou, Tou Tchou-tchai et Ah-siuan montèrent sur le quai. La nouvelle voiture arrivée, la chaise fut portée sur la terre ferme.

Avec l'aide de plusieurs personnes, Vieux-Seigneur Wou fut installé dans la voiture, Mme Tou, se glissa à ses côtés. Le vieillard avait les yeux fermés, mais, excité par le parfum capiteux de sa fille aînée, il ouvrit les paupières et parla d'une voix chevrotante:

— Fou-fang, c'est toi? Que Houei-fang vienne! et aussi Ah-siuan!

Dans la voiture suivante, Wou Souen-fou avait entendu, il fronça les sourcils, mais ne dit pas un mot. Vieux-Seigneur avait des caprices et des entêtements qu'il ne fallait pas contrarier. Wou Souen-fou et Tou Tchou-tchai le savaient parfaitement. Aussi Houei-fang et Ah-siuan entrèrent-ils tous deux dans la voiture de Vieux-Seigneur. Comme Fou-fang ne voulait pas quitter son père, elle se cala dans un coin et le vieillard se trouva ainsi serré entre ses deux filles. Les moteurs ronflèrent, la 1889, ouvrant la marche, démarra, quand soudain Vieux-Seigneur Wou cria:

— *Le livre suprême des récompenses et des châtements!*¹

Sa voix stridente ressemblait au crissement d'une soie qu'on déchire. La force vitale de Vieux-Seigneur parut se rallumer dans ce cri, ses yeux de vieillard brillèrent, ses pommettes devinrent écarlates, mais ses lèvres continuaient à trembler.

¹Livre ancien basé sur la croyance en un jugement céleste.

Le chauffeur freina aussitôt et se retourna, étonné. Les voitures de Wou Souen-fou et de Tou Tchou-tchai s'arrêtèrent derrière; tout le monde était surpris. Seule, Houei-fang avait compris ce que voulait son père. Apercevant Fou-cheng près de la voiture, elle l'appela:

— Fou-cheng, va vite sur le bateau. Dans la salle à manger, tu trouveras un livre, rapporte-le. Il a une reliure en damas jaune.

Vieux-Seigneur avait été blessé à la jambe dans une chute de cheval, et avait depuis lors la moitié du corps paralysé. Il croyait aux miracles promis dans *Le livre suprême des récompenses et des châtements* et lui rendait un culte fervent. Plus de vingt ans s'étaient écoulés sans que sa foi connût la moindre défaillance. En outre, il faisait imprimer tous les ans des exemplaires de son livre de piété pour les offrir. Il l'avait même recopié pieusement, et ce manuscrit ne le quittait plus, qu'il fût assis ou couché.

Fou-cheng revint bientôt, portant avec respect le volume en damas jaune sur ses mains grandes ouvertes. Vieux-Seigneur Wou le reçut religieusement et le plaça sur ses genoux. Il ferma alors les yeux: sur ses lèvres sèches et pincées flottait un vague sourire de satisfaction.

— Partons! ordonna à voix basse Fou-fang. Elle se sentait détendue, elle se renversa sur le dossier à ressorts et sourit avec satisfaction.

Les voitures partirent vers l'est et prirent de la vitesse dans l'avenue de Soutcheou (section nord). Au pont Waipaitou elles tournèrent vers le sud, filant comme le vent à un demi-mile à la minute, nouveau record du modèle 1930.

*

Qu'un homme soit assis dans une machine moderne perfectionnée qui circule à toute vitesse dans les avenues de la grande ville orientale de trois millions d'habitants qu'est Changhaï et tienne en même temps dans ses deux mains *Le livre suprême des récompenses et des châtements* tout en récitant d'un cœur recueilli les commandements: "Des dix mille vices, les plaisirs sensuels sont le plus grand; des cent vertus, la piété filiale est la première", est un paradoxe flagrant; d'autant plus étonnant que Vieux-Seigneur Wou croyait fermement aux miracles prédits dans ce livre

et ne ressemblait en aucune façon aux "brigands de bienfaisance" de Changhai qui se servent des cultes pour mieux pratiquer leurs escroqueries. Trente ans auparavant, Vieux-Seigneur Wou était encore un partisan de la Réforme. Son père et son grand-père avaient été tous deux vice-ministres, et les bienfaits impériaux qu'avait reçu sa famille étaient des plus substantiels. Malgré tout cela, Vieux-Seigneur Wou avait dans sa jeunesse le cœur plein de pensées révolutionnaires et dans l'antagonisme qui opposait alors les pères et les fils, Vieux-Seigneur Wou faisait figure de héros. S'il n'avait pas fait une chute lors d'un exercice de cavalerie, il y a vingt-cinq ans, et si cette chute n'avait pas entraîné une paralysie immobilisant tout un côté du corps, et si la mort de sa femme n'était pas survenue par la suite pour l'attrister, peut-être Vieux-Seigneur Wou ne resterait-il pas aujourd'hui plongé des journées entières dans ce livre? Malheureusement, depuis sa chute, l'ardent enthousiasme de son jeune temps était tombé à jamais. Depuis vingt-cinq ans, il n'avait plus jamais mis les pieds hors de son cabinet de lettré! Depuis vingt-cinq ans, il n'avait plus lu aucun journal ni aucune publication. *Le livre suprême des récompenses et des châtements* était sa seule lecture! Depuis vingt-cinq ans, il n'avait vécu d'autre vie que celle qu'il passait dans son cabinet! L'antagonisme entre père et fils s'était encore une fois dressé entre lui et son fils Souen-fou. Si le vice-ministre de la génération antérieure avait la réputation méritée d'être un maniaque invétéré, Vieux-Seigneur Wou ne lui était en aucun point inférieur; son cabinet de lettré était sa forteresse et son livre du jugement céleste ses armes. Depuis plus de dix ans déjà il refusait catégoriquement de faire la paix avec son fils.

Bien qu'il fût maintenant assis dans une automobile modèle 1930, cela ne voulait pas dire qu'il fût d'accord avec son fils. Il y a longtemps déjà qu'il disait: "Mieux vaut mourir que de voir son fils se détourner du chemin de la droiture!" Il n'avait jamais voulu venir à Changhai et Souen-fou ne tenait pas non plus à l'y faire venir. Mais cette fois-ci le brigandage était devenu vraiment menaçant et l'incendie allumé par l'Armée rouge communiste dans la province voisine avait gagné rapidement du terrain; laisser Vieux-Seigneur inconscient du danger dans la maison du pays natal n'était réellement pas convenable. Cette pensée prouvait bien la piété filiale de Souen-fou. Cependant,

Vieux-Seigneur ne croyait nullement que les prétendus brigands ou l'Armée rouge pussent attenter à sa personne, à un vieil homme pieux comme lui. Que pouvait-il faire, pourtant, lui qui ne pouvait même pas s'asseoir ou se coucher sans aide, ni faire un demi-pas tout seul? Aussi s'était-il laissé faire: on le sortit de sa forteresse, on l'embarqua sur le bateau "Vol de nuage" et, finalement, on le fit monter dans cette machine diabolique. Tout comme, vingt-cinq ans auparavant, cette paralysie maudite l'avait empêché d'être jusqu'au bout un réformiste et obligé à se soumettre à son père, le vieux vice-ministre, aujourd'hui, c'était toujours elle qui l'empêchait d'être jusqu'au bout l'homme aux cent vertus et l'obligeait à se soumettre à son fils, l'industriel de l'école moderne. Ainsi, sa vie toute entière n'avait été qu'un drame!

Mais malgré tout, il avait entre les mains le livre du jugement céleste, son arme de protection; de plus, il avait près de lui sa fille Houei-fang et son fils Ah-siuan, ce couple formé d'un "garçon d'or" et d'une "jeune fille de jade"¹, symboles de la pureté, il pouvait donc entrer dans l'antre des diables sans craindre de voir succomber ses vertus.

C'est pourquoi Vieux-Seigneur, après s'être recueilli un certain temps en fermant les paupières, ouvrait maintenant les yeux avec sérénité.

L'auto se lançait en avant comme une furie, Vieux-Seigneur Wou regarda devant lui: il vit des gratte-ciel dont les sommets perçaient les nuages et dont les milliers de fenêtres éclairées ressemblaient à des yeux de démons. Ils avaient l'air de tomber sur lui comme une avalanche, mais s'évanouissaient aussitôt comme par enchantement. Du sol de l'avenue, les réverbères surgissaient en files ininterrompues et, comme de grands gourdins lancés à toute vitesse, venaient frapper la figure de Vieux-Seigneur, puis disparaissaient. La longue file des voitures ressemblait à des monstres noirs marchant en colonne, chacun pourvu de deux yeux éblouissants, et rugissant: "poul poul!" Ils venaient comme des éclairs se jeter contre la voiture où était assis Vieux-Seigneur Wou. Ils arrivaient, toujours plus près. Vieux-Seigneur ferma les yeux, tremblant de tout son corps. Il avait la sensation que sa tête

¹Le "garçon d'or" et la "jeune fille de jade" sont des personnages qui servent de pages aux Immortels dans les légendes taoïstes.

tournait sur son cou comme une girouette. Devant ses yeux dansaient du rouge, du jaune, du vert, du noir, du brillant, des carrés, des cylindres, tout s'entremêlait, tout sautait, tout tournait. Dans ses oreilles c'étaient des bruits extraordinaires d'une telle violence que son cœur sautait au point de lui sortir par la gorge.

Après un temps interminable, Vieux-Seigneur put enfin reprendre son souffle et entendre une voix humaine à ses côtés.

— Ma petite sœur! Changhaï non plus n'est pas en sécurité! Il y a un mois, c'était la grève des autobus, et ce mois-ci c'est la grève des tramways. Dans les derniers jours du mois dernier, les communistes ont causé des troubles dans l'avenue de Pékin, il y a eu plusieurs centaines d'arrestations et un tué. Il paraît que les communistes sont armés. J'ai entendu notre frère dire que les ouvriers des usines ne sont pas du tout sûrs et qu'à chaque instant ils peuvent provoquer des désordres, qu'ils ne songent qu'à se révolter et à recourir à la violence. Les murs de l'usine de notre frère et ceux de sa résidence sont couverts de mots d'ordre communistes. . .

— Mais pourquoi la police ne les arrête-t-elle pas?

— Bien sûr qu'elle les arrête, mais ils sont innombrables, hélas! On ne sait d'où sortent tant de gens qui ne tiennent pas à la vie. A propos, Houci-fang, ta robe est vraiment ridicule, elle aurait été à la mode il y a dix ans! Dès demain fais-en donc faire une neuve!

Le dialogue de ses deux filles réveilla le vieillard; il ouvrit tout grands les yeux et vit alors, immobiles, à droite, à gauche, devant et derrière, de grandes caisses comme celle qui les contenait — des automobiles. Pas loin de là, leur barrant le chemin, il y avait un courant de voitures de toutes sortes semblable à une rivière coulant dans les deux sens, du sud au nord et du nord au sud. Entre ces voitures, hommes et femmes de toutes conditions couraient, éperdus, comme s'ils avaient le diable à leurs trousses. Un faisceau lumineux rouge, venu on ne sait d'où, glissa sur le corps de Vieux-Seigneur.

C'était le croisement de l'avenue de Nankin et de l'avenue du Honan. La circulation, sur l'avenue est-ouest, attendait les ordres des signaux rouges et verts.

— Ma sœur, je n'ai jamais vu notre belle-sœur. Avec mon allure de paysanne, elle va sûrement se moquer de moi!

Houei-fang dit cela tout doucement, tout en surveillant son père du coin de l'œil, puis elle se mit à détailler les femmes à la mode, assises dans les autos qui les entouraient. Fou-fang ne put se retenir de rire, elle sortit son mouchoir et se tamponna les lèvres. Il s'en dégageait un parfum fort et enivrant qui pénétra dans les narines de Vieux-Seigneur. Celui-ci semblait fort mal à l'aise.

— C'est incompréhensible, Houei-fang. Quand je suis retournée à la campagne l'année dernière, je n'ai pas vu de robe aussi démodée que la tienne.

— Mais oui, tu as raison. Les femmes de la campagne s'habillent aussi à la mode maintenant, c'est père qui me défend de. . .

Ce fut comme un aiguillon qui piqua les nerfs somnolents de Vieux-Seigneur. Son cœur se mit à battre avec violence. Instinctivement, son regard se dirigea sur Fou-fang, et, pour la première fois, il vit clairement et consciemment la tenue de sa fille aînée. On n'était qu'au mois de mai, mais comme ce jour-là il faisait très chaud, sa fille était habillée tout à fait comme en été. Une robe de gaze bleu clair moulait son corps qui respirait la santé, ses seins fermes pointaient sans mystère sur sa poitrine, des manches courtes qui s'arrêtaient bien au-dessus des coudes mettaient à nu des bras à la peau blanche comme de la neige. Un indicible dégoût s'empara du cœur de Vieux-Seigneur. Il détourna vite les yeux, mais son regard fut heurté par une autre femme en gilet léger sur une robe dernier cri également transparente. La chair de son corps apparaissait dans un demi-nu plus que suggestif. Elle était assise bien haut dans un pousse-pousse, étalant ses jambes blanches, nues jusqu'aux cuisses. "Des dix mille vices, les plaisirs sensuels sont le plus grand". Ce précepte vint marteler l'esprit de Vieux-Seigneur, comme des baguettes battant sur un tambour. Il trembla de tout son corps. Mais il n'était pas au bout de ses épreuves. Son fils Ah-siuan, chéri comme un trésor, la bouche grande ouverte, regardait avidement cette ensorceleuse demi-nue! Son cœur se mit à battre follement, sembla exploser. Sa gorge le brûla comme s'il avait avalé une poignée de piments.

Les signaux passèrent au vert. La voiture de Vieux-Seigneur Wou se remit en marche. Elle se frayait un chemin dans cette mer de véhicules de toutes sortes, dans cette mer d'hommes et de